



LES SCANDALES DE BULLIER

Des scandales inouïs ont marqué le bal de l'Internat que les internes des hôpitaux de Paris et les étudiants en médecine se présentant cette année au concours avaient organisé mercredi dernier à Bullier. Deux étudiants nous envoient à ce propos une virulente protestation.

Voici le récit que nous fait l'un d'eux des scènes abominables dont il a été le témoin indigné :

On ne pouvait pénétrer dans le bal que sur la présentation de sa carte d'étudiant. La salle était noire de monde; les tables prises d'assaut. On dansait depuis deux heures le chahut traditionnel, lorsqu'à un signal donné, nous ne savons par qui, toutes les femmes qui se trouvaient dans la salle furent brutalement saisies par la tête, par les pieds, par la taille et portées ainsi jusqu'à la galerie du fond; les malheureuses, meurtries, se débattaient avec rage, et autour de ce singulier cortège, des centaines d'étudiants se pressaient, hurlant, gueulant. Près de la balustrade de bois, on levait les femmes au-dessus des têtes et on les passait à ceux qui étaient sur la galerie; et chaque fois, avec des cris ignobles, on commençait à se ruer sur ces malheureuses, renversées en arrière, les reins brisés par la rampe en bois; les jupe étaient retroussées, déchirées; tous les vêtements enlevés ou mis en lambeaux, et le corps tremblant, convulsé, apparaissait des pieds à la ceinture aux yeux avides de ces forcenés, pendant que des douzaines de mains frappaient ces chairs violacées, à la grande joie de tous.

Ceux du bas tiraient de leur côté; ceux de la galerie tiraient du leur, étouffant sous leurs hurlements sauvages, les pleurs et les cris de la victime tandis que ceux qui étaient trop loin se ruaient, bousculant tout pour approcher et prendre leur part de ces réjouissements crapuleux. Enfin, quand le supplice avait duré assez longtemps, que la malheureuse affolée de douleur était vaincue, anéantie, on la hissait là-haut et on essayait de la remettre sur pieds, pendant qu'une autre victime, à côté, subissait le même sort.

Ce jeu ignoble dura une heure. Les pauvres filles, tombèrent presque toutes dans des crises nerveuses terribles, et les misérables étaient obligés de les maintenir de force sur les tables couvertes de bière et de débris de bouteilles. Plusieurs durent être portées dans le jardin, et là étendues sans connaissance sur le sable humide, exposées au froid de la nuit. Nous avons entendu dire qu'une d'elles était enceinte et avait été prise d'une crise d'hystérie affreuse.

Nous en avons vu une pâle, horrible, demi-nue, traînée sur les débris de la balustrade rompue, sur des morceaux de verre, par ces bras ignobles; elle pleurait à fendre l'âme, demandant grâce. Quelques-uns crièrent : « Assez ! » on leur répondit par des hurlements obscènes; enfin une vingtaine de jeunes gens, lassés, écoeurés, se précipitèrent et furent obligés de faire pleuvoir des coups furieux sur ces brutes pour les forcer à lâcher leur victime, et les empêcher de se ruer de nouveau sur elle lorsqu'ils l'eurent étendue inanimée sur le sol, la tête renversée, la bouche écumante, les yeux hagards, horrible à voir.

Une heure après, les misérables sortaient le cigare à la bouche, les chapeaux défoncés et descendaient le boulevard en hurlant, tandis que les pschutteux, les habits fripés, mais contents de leur soirée, prenaient gaiement en voiture le chemin des boulevards.

Ceci, entendez-vous bien, n'est pas un conte. J'affirme qu'il n'y a dans ce récit aucune exagération, et je défie qu'on m'oppose un démenti.

Ces scènes ignobles se passaient sous le regard placide et le sourire attendri des municipaux de service.

Verax.